



Né en 1844 à Fribourg, mort en 1917 à Paris. Victor Tissot est un des grands journalistes de son temps, notamment rédacteur en chef du Figaro. Son best seller *Les Prussiens en Allemagne*, édité en 1877, commence dans le train et, à l'époque, pour aller de Paris à Sarrebruck, il fallait apparemment passer par Namur et même y débarquer en pleine nuit. Lisons ce souvenir de quelques heures passées dans notre ville...

QUE faire à Namur à trois heures du matin ? On m'indiqua un hôtel auberge, en face de la gare, où je pouvais aller attendre que le soleil remplaçât les quinquets. Le maître d'hôtel, en manches de chemise et en caleçon, ronflait, étendu sur le billard. Je respectai ce lourd sommeil du juste et, m'approchant de la bougie, je tirai un livre de ma poche; mais je fus presque aussitôt interrompu dans ma lecture par l'arrivée de trois robustes gaillards, au chapeau enfoncé sur la tête, portant des blouses, et baragouinant un allemand impossible. L'un d'eux appliqua une claque retentissante sur le dos du dormeur, qui sauta sur ses deux jambes en poussant un hurlement : « À boire, crièrent les trois hommes en chœur, et ils éclatèrent de rire. De la cannelle ou du genièvre ? demanda l'aubergiste d'un air assez penaud,

Un journaliste franco-suisse de passage à Namur

en se frottant le bas des reins. Du genièvre. »

Ils en burent chacun deux verres puis, saluant l'aubergiste jusqu'à terre, ils lui dirent : « Nous vous remercions ; si jamais nous repassons par ici, nous penserons à vous ». « Mais ça fait un franc vingt », s'écria le maître d'hôtel dont les joues s'empourprèrent.

- Ne vous échauffez pas, c'est inutile, nous n'avons pas le sou, répondirent les trois buveurs en remettant leur chapeau et en sortant de ce pas majestueux qu'affecte Robert Macaire à la Porte-Saint-Martin.

- Chiens d'Allemands ! Canailles de Prussiens !

Les trois hommes s'arrêtèrent et poussèrent un grognement.

Le prudent aubergiste s'empres-
sa de fermer la porte et, revenant vers moi : - Vous avez vu le tour, monsieur. Il se renouvelle deux ou trois fois par semaine, depuis que les chemins de fer luxembourgeois sont tombés aux mains de ces pillards d'Allemands. Les Prussiens se croient ici en France ; je m'étonne qu'ils ne m'aient pas encore enlevé ma pendule. Ça viendra, avec les bonnes habitudes contractées pendant la dernière guerre. J'ai porté plainte à la direction centrale. Mais je t'en fiche ! On m'a répondu que je ne devais pas servir à boire aux ouvriers et employés qui n'ont pas des moyens de payer. En ce cas, faudrait que je fouille les poches de ceux qui entrent. Ah ! Pauvre pays !

Là-dessus, pour se consoler, l'aubergiste vida trois grands verres de genièvre et s'étendit de nouveau sur son billard.

Le jour était venu ; je fis une promenade de découverte dans la ville.

Namur a de jolies rues, d'une propreté exquise ; le pavé brille si blanc qu'on se demande si la municipalité ne le fait pas savonner tous les samedis. Plusieurs maisons ont l'extérieur flamand. Je n'ai vu nulle part une telle profusion d'enseignes, il y en a jusque sur les cheminées. (...) Sur plusieurs portes, on lit les affiches suivantes : Quartier garni de demoiselles, Quartier de garçons à louer. À Namur, on se sert de ces expressions anthropophagiques pour désigner des chambres meublées.

La place de l'Hôtel de Ville, avec ses pignons découpés, ses fontaines gothiques, sert de campement à toute une tribu nomade de bateleurs, de diseuses de bonne aventure, de montreurs d'ours, de propriétaires de femmes colosses, de fabricants de veaux à deux têtes, de dresseurs d'ânes savants, etc. On est en pleine kermesse ; mais à cette heure matinale, la grosse caisse sommeille accroupie sur l'estrade, les cymbales sont muettes, les clarinettes et les trompettes entassées dans un coin ; un bouledogue galeux veille à la porte de la baraque, et l'hercule du Nord mou du café, tandis que la Vénus napolitaine reprise ses bas.

Les Namurois sont des gens vertueux qui aiment à voir lever l'aurore. Quelques contrevents s'ouvrent, puis des fenêtres, puis

des portes ; des hommes et des femmes descendent dans la rue et entrent dans une église d'où ils ne tardent pas à ressortir avec une croix et des bannières ; ils se rendent en pèlerinage dans les environs.

Lorsque je revins à la gare, un peu avant huit heures, on alignait sur la place des bataillons de tables destinées à supporter l'assaut de cinq à six cents chanteurs. La kermesse se clôture par un festival. De toutes les caves voisines sortaient des files de sommeliers chargés de paniers de provisions et de bouteilles ; on se fût cru en plein conte de fées.

Des fenêtres de mon wagon, j'embrasse d'un dernier coup d'œil cette ancienne place de guerre, si forte jadis, et qui eut l'honneur d'être trois fois française. Saint-Simon a raconté d'une manière charmante le siège de Namur par « le roi en personne. » (...) La citadelle est encore fièrement posée sur sa pyramide de rocher, mais ce n'est plus qu'un décor. Une batterie de krupps l'anéantirait en vingt-quatre heures. Un peu plus loin, au sommet d'une autre pointe rocheuse, surgit du milieu d'une touffe de vieux sapins la cime tronquée d'une vieille tour ; autrefois, c'était une sentinelle qui observait l'entrée de la vallée, ce n'est plus qu'un squelette aujourd'hui. »



En haut à gauche, Victor Tissot. Photo C. Henry, s.d., Musée grégorien
Ci-dessus, La place de l'Hôtel de ville au début du 20^e siècle. Carte postale, s.d., coll. privé